

Pacific, sans nouvelles, 3,400,000 fr. ; *Tempest*, sans nouvelles, 1,500,000 fr. ; *Central-America*, quelques personnes sauvées, 700,000 fr. — Total, 33,250,000 fr., chiffre qui se double si l'on ajoute le montant des cargaisons à la valeur des navires. »

La perte totale du *Central-America* peut être évaluée à environ 12 millions, tant navire, marchandises, or en fret et or conservé entre leurs mains par les passagers.

Voici une anecdote qui va certainement passer pour un *canard*, car elle a toute l'in vraisemblance qui s'attache souvent aux événements les plus vrais. Nous pouvons cependant en garantir l'entière exactitude, même dans les détails. Le fait s'est passé dans les environs de Courtray.

Un garde-chasse formait le centre d'un groupe assez nombreux, composé de quelques chasseurs et de curieux, attirés par une altercation assez vive entre le fonctionnaire et l'un des jeunes gens, qui n'avait pas mis à montrer son port d'armes tout l'empressement désirable; nous devons avouer que le jeune homme se permit même quelques plaisanteries très-irrévérencieuses; cela amena chez le garde une sévérité très-légitime et une demande générale des ports d'armes fut faite à tous les chasseurs présents. L'exhibition fut longue, chacun s'exécuta le plus lentement possible. Tout était parfaitement en règle, et nous n'osons affirmer que le garde n'eût pas désiré avoir une petite contravention à constater, afin de punir les chasseurs de leurs railleries très-déplacées. Il promenait un dernier regard sur le groupe, pour mieux s'assurer qu'il n'avait oublié personne; ce regard tomba sur un des spectateurs de la scène qui avait le costume complet du chasseur le plus intrépide: guêtres, blouse blanche, chapeau rond. La carnassière, les armes qu'il portait avaient bien une forme étrange, mais l'aspect général était celui d'un chasseur. Une longue pique terminée par une lourde pointe de fer, et qui pouvait passer pour un épieu, un fourreau de toile blanche renfermant quelque chose d'assez court et ayant l'apparence d'une petite carabine, décidèrent le garde à demander aussi à ce nouvel acteur son port d'armes.

Après un coup-d'œil jeté sur celui-ci, les jeunes gens accueillirent cette demande par un éclat de rire homérique.

L'interpellé, lui, resta sérieux, et répondit simplement qu'il n'avait pas de port d'armes, qu'il n'en avait jamais eu, qu'il n'en voulait pas prendre et qu'il prétendait circuler librement sans le moindre permis.

Cela dépassait de beaucoup l'outrecuidance des autres.

Le garde répéta sa sommation avec toutes les formules d'usage. Il essaya le même refus, poli, mais ferme et catégorique.

— Alors, monsieur, vous allez me suivre à *** , où il y a une brigade de gendarmerie; vos armes seront confisquées et procès-verbal sera dressé.

— Soit, je me rends à ***.

— Marchons, dirent les autres chasseurs toujours riant; nous souperons là. (Il y avait une lieue à parcourir).

On arriva chez le brigadier de gendarmerie. Le garde expliqua son affaire.

— Où sont les armes de monsieur? dit le brigadier; je ne vois pas qu'il soit porteur d'aucune arme.

Le garde regarda tout ébahi. — Comment, il n'est porteur d'aucune arme! Et comment appelez-vous ceci... et cela... dit-il en montrant les instruments dont nous avons parlé plus haut.

— Ça, des armes? dit le brigadier.

— Je vois. — Suivez le canon de leur arme. Que voyez-vous à la fenêtre au-dessus? Pas d'exclamation silence... sur votre vie et sur celles de ces personnes-là... pas un mot; personne que moi, pas même l'impératrice, ne connaît encore ce secret.

Willanow obéit et vit à la fenêtre d'en face... mais nous dirons plus tard ce qu'elle y vit... toutefois, à cette vue, elle tomba sur un siège; ses lèvres restèrent immobiles et devinrent d'une pâleur mortelle.

Armfelt avait achevé sa lecture. — Eh bien, lui dit l'impératrice, vous signez, baron?

Celui-ci s'inclina avec son calme et son assurance ordinaires.

— Jamais, madame, jamais! se contenta-t-il de répondre.

— Ah! vraiment.

— Je puis sacrifier ma vie pour Votre Majesté, mais non pas ma patrie; je puis devenir un martyr persécuté, mais jamais un traître.

— Et cependant, baron, vous êtes condamné du chef de trahison dans votre propre patrie.

Les paroles de l'impératrice étaient empreintes d'une certaine ironie.

— Ce même jugement, madame, je l'ai porté aussi contre mes juges, avec autant de droit qu'eux pour le moins. Dieu et l'histoire prononceront entre nous.

Le baron parlait sans passion aucune. Les favoris craignaient encore Armfelt en ce moment, parce qu'ils le savaient capable de reconquérir par ses paroles la sympathie de l'impératrice. Markoff chercha donc à l'interrompre; mais Armfelt, qui comprit son intention, ne s'y laissa pas prendre.

Et il fit chorus avec la galerie, qui continuait à rire beaucoup.

Le garde commençait, lui, à se fâcher. Le brigadier fit des excuses au jeune homme pour le dérangement qu'on lui avait causé, et, tout en riant toujours, l'engagea à montrer l'objet du délit au garde.

Le soi-disant chasseur dévissa la pomme de la pique, y emmancha l'objet enfermé dans le fourreau de toile, et un énorme parasol se déploya aux yeux étonnés du garde.

— Cela, mon ami, comme vous voyez, est, à la rigueur, une arme, mais une arme défensive contre le soleil; aucune loi, je pense, n'en interdit l'usage. Maintenant, je vais vous montrer la carnassière.

Il sortit alors une boîte élégante en acajou, l'ouvrit, et fit voir, en lui expliquant l'emploi de chaque pièce, la boîte à couleurs de paysagiste la mieux conditionnée.

Le garde se fâcha pour tout de bon. — Mais pourquoi ne m'avez-vous pas montré de suite tout votre attirail, vous m'auriez épargné une course énorme.

— Je vous ferai humblement observer que vous ne me l'avez nullement demandé. Vous avez exigé que je vous suivisse, je vous ai suivi, parce que c'était mon chemin que vous preniez, et... vous savez le reste... Je chasse, comme vous voyez, mais je chasse aux croquis, et j'ai au moins un avantage sur ces messieurs, c'est que je ne risque jamais de revenir bredouille.

Le tout finit par un souper auquel prit part le garde, qui ne tint pas longtemps rancune à son mystificateur, lequel lui a donné une pièce de sa chasse, c'est-à-dire une charmante étude signée d'un de nos peintres en renom, dont les remarquables paysages ont été admirés à la dernière Exposition. Si le garde veut se défaire de ce souvenir, il sera bien payé de sa course.

Sous ce titre : *Luxe exorbitant de la toilette*, le *Morning-Advertiser* fait cette charge à fond contre la crinoline :

« Quoique la question de la toilette des dames soit un sujet très-délicat à aborder, nous sommes encouragés à le faire par l'opinion publique et aussi par celle des maris, qui ont des notes formidables de modistes à payer. Il est vrai de dire que, depuis quelques années, il existe une véritable extravagance, tant dans les articles de toilette que dans leurs prix; il n'y a plus moyen pour les piétons de circuler sur les trottoirs depuis que la crinoline les usurpe insolemment. Nous aurions vu avec plaisir le bon goût et le bon sens de nos charmantes compatriotes préserver du ridicule qu'elles ne craignent pas de se donner avec l'énorme rotondité de leur crinoline, qui ne leur permet plus de prendre place dans les stalles des églises ni dans les voitures. N'est-il pas scandaleux de voir afficher des toilettes de bal à 100 liv. st.? La population entière est scandalisée par les montres des magasins offrant des points de Venise à 84 sch., des dentelles pour ombrelles à 18 sch. Les toilettes extravagantes des femmes mènent droit à la banqueroute des maris. C'est aux dames riches et de haut parage surtout à donner l'exemple en se modérant dans leurs dépenses de toilette; les femmes des classes moyennes et inférieures y gagneront, et leurs maris aussi.

Malheureusement, aujourd'hui qu'un appel est fait à la charité en faveur des victimes dans les Indes, les bourses des dames se trouvent épuisées et vidées par des dépenses folles, et l'on n'a plus que des larmes à donner à ceux qui souffrent. »

La réponse à cette sortie contre le luxe des dames anglaises se trouve toute entière dans la

note suivante, que publient les journaux anglais :

« Le lord-maire de Londres fait annoncer par la voie des journaux que les lettres qu'il reçoit chaque jour de toutes les parties du royaume, contenant des traites pour les victimes de l'insurrection de l'Inde, sont tellement nombreuses que ce n'est que deux ou trois jours après leur arrivée que la commission peut en accuser réception. »

Pour toute la chronique locale, J. Reboux.

CHRONIQUE PARISIENNE (1).

Paris, 15 octobre 1857.

La santé de M.^{me} Rachel est une des préoccupations du moment. Certains correspondants ont prématurément envoyé l'illustre tragédienne dans l'autre monde; la vérité est que son état est très-grave, mais non absolument désespéré. Sa position subit journellement les variations les plus brusques; souvent M.^{me} Rachel semble renaitre à la vie sous l'influence de ce doux climat de la Provence auquel elle est allée redevenir la santé; mais au moment où ceux qui l'entourent se croient en droit d'espérer une amélioration réelle, quelque crise fatale vient de nouveau le décourager. Installée dans une charmante villa qu'entoure une forêt d'orangers, la célèbre artiste est dans des conditions uniques de confortable et de salubrité; en outre, elle reçoit les soins assidus d'un médecin, célèbre dans toute la Provence. Ses amis et ses admirateurs espèrent donc toujours que la crise suprême pourra être conjurée.

Autre sujet de tristesse dans le monde des arts. Charles Gounod, l'auteur déjà célèbre des chœurs d'*Ulysse*, de *Sapho*, de la *Nonne sanglante*, est atteint d'une maladie mentale. Il est peu probable que la science parvienne à guérir radicalement le jeune compositeur si fatalement arrêté au milieu de sa belle carrière. Déjà, en Italie, il avait donné des signes non équivoques d'exaltation. On crut alors à la fougue de la jeunesse, et on n'y prit pas garde. Mais il avait en lui un germe funeste, et bientôt sa physionomie étrange, ses allures incohérentes, firent pressentir à ses amis le coup fatal qui devait tôt ou tard le frapper.

A l'une des dernières représentations de l'Opéra, quelques minutes avant le lever du rideau, la porte d'une loge de première galerie s'ouvrit pour livrer passage à une jeune femme d'une beauté rare, que relevait encore la plus délicieuse toilette. Alors, une certaine agitation se manifesta dans un groupe de spectateurs, à l'orchestre.

— Mais ce n'est pas possible, dit l'un d'eux. Comment, ce serait la M^{me} de X...!

— C'est d'autant moins possible, ajouta un autre, que M^{me} de X... est veuve depuis un mois à peine.

— Et cette dame, qui lui ressemble au reste à s'y méprendre, est vêtue de rose et coiffée de fleurs. Je ne sache pas que ce soit une nouvelle manière de porter le deuil.

— Allons! reprit en chœur ces messieurs, la ressemblance est merveilleuse; mais enfin ce n'est pas M^{me} de X...

— Vous vous trompez, interrompit alors un nouveau venu.

— Comment cela? qu'en savez-vous?

— Voici ce que je sais. M. de X... mort, la veuve demeura plongée dans le plus profond chagrin. Rigoureusement cloîtrée dans ses appartements, ne recevant personne, tout son

(1) Reproduction interdite.

temps se passait à pleurer, on à contempler mille objets divers qui avaient appartenu au défunt; dans ces reliques, insignifiantes pour d'autres, d'un prix inestimable pour elle, la pauvre veuve trouvait quelque adoucissement à une douleur qui ne devait pas avoir de terme. Un jour, dans un tiroir de bureau jusqu'alors inexploré, elle avisa une liasse de lettres, soigneusement entourée de faveur rose. C'étaient sans doute les premières confidences que, jeune fille, elle avait osé faire à celui dont elle allait partager la destinée. Du moins M^{me} de X... le pensait, et elle se préparait à feuilleter avec émotion ces premiers souvenirs d'un bonheur, hélas! trop tôt évanoui, lorsque soudain une pâleur mortelle se répandit sur son visage, un cri déchirant se fit entendre, et les fatales lettres lancées avec violence, allèrent s'éparpiller au loin dans la chambre.

Le lendemain, tout signe de deuil avait disparu. Les meubles, les moindres objets appartenant à M. de X... avaient été chargés pêle-mêle — comme choses de rebut — sur une charrette qui devait les déposer à l'hôtel des ventes. Quant à M^{me} de X..., elle avait échangé sa lugubre toilette de la veille contre une fraîche toilette diaprée des plus vives couleurs. C'était jour de courses à Chantilly; elle s'y rendit en poste, jetant sur son passage la stupefaction, l'effroi même, car chacun se demandait si la douleur ne l'avait pas rendue folle. Mais c'était chez elle un plan bien arrêté; elle ne s'en est pas départie depuis. Elle recherche avidement toutes les occasions de se produire dans le monde, et c'est toujours pour insulter de plus en plus à la mémoire de son mari.

— Mais pourquoi? Ces lettres étaient donc...

— Ces lettres étaient de la maîtresse de M. de X...

— Eh bien!...

— Et la maîtresse de M. de X... était marchande de volailles à la Halle!!

Voici un merveilleux échantillon de réclame parisienne: je le recommande aux industriels de toutes catégories qui éprouvent le besoin de faire passer, par voie d'annonces, leur nom à la postérité :

« Un provincial débarqué à Paris de la veille, passe à côté d'un ami qui ne le reconnaît pas. Il l'appelle, on s'explique, et de l'entretien il résulte que le provincial, au lieu du tuyau de poêle apporté de son endroit, a pris un chapeau chez René Pineau, le chapelier parisien par excellence; c'est là ce qui a changé le caractère naïf de sa physionomie, au point de le rendre méconnaissable à son avantage. Un chapeau de René Pineau est souvent une dot, c'est toujours de l'esprit! »

Je conseille aux personnes menacées du spleen, d'aller seulement une fois aux Folies-Nouvelles voir *Toinette et son Carabinier*, *Achille à Scyros*, et les *Carabins*. Il est impossible qu'en présence de ces charges gigantesques, un fou rire ne vienne pas chasser bien loin les idées noires. Un autre attrait est en outre offert en ce moment aux habitués de ce charmant théâtre: je veux parler de cette ravissante fête des yeux qu'on nomme une danse espagnole. Les senoras Rosa Espert et Segura ne sont pas nées rue St-Denis; ce sont de véritables filles d'Espagne, que le regard se fatigue à suivre dans leurs mouvements rapides. Et quelle harmonie dans cette vitesse! quelle danse à la fois capricieuse et réglée! quels yeux, sur-tout, et quelles tailles!

Une autre célébrité de la chorégraphie, sur une scène plus élevée, M^{me} Ferraris, a fait interrompre, par son départ, les représentations,

pardonner de m'y exposer encore; mais il est de mon devoir, madame, de ne pas laisser souffrir pour moi des personnes que je révère.

— Pour vous? Ah! Doring, ce n'est pas la première fois que je vous vois agir mieux envers les autres qu'envers vous-même.

— Madame, continua Doring, mademoiselle Willanow a été surprise dans la grotte; c'est moi qui l'ai persuadé de s'y rendre. Worowitsch est accusé pour s'être introduit dans le parc; c'est moi, madame, qui ai guidé ses pas. Le baron Armfelt a reçu l'ordre de retourner à Kalouga, Votre Majesté le considérant comme le ressort secret de cette équipée, à cause du vêtement que porte Worowitsch; mais ce n'est pas le baron, c'est moi qui ai procuré cette livrée au jeune Polonais. Pardonnez-leur, madame, et condamnez-moi: je suis le seul coupable.

Dès le premier moment qu'elle avait vu Doring, l'impératrice avait éprouvé de la bienveillance pour lui; il y avait dans ce jeune homme quelque chose de si franc, de si simple et de si chevaleresque sans la moindre affectation, que son air loyal produisait sans peine une impression non-seulement avantageuse, mais durable.

Un sourire doux et affectueux errait donc sur les lèvres de l'impératrice tandis qu'il parlait.

— Vous seriez donc en réalité le seul coupable ici, dit Catherine. Eh bien, ajouta-t-elle en se tournant vers Armfelt, Worowitsch et Willanow, rien ne peut vous arriver plus à souhait... qu'en dites-vous?... Ainsi c'est Doring qui a failli, et non pas vous? »

RIDDERSTAD.

(La suite au prochain numéro.)

ture à faire tourner principalement contre lui, Armfelt, tout le dépit que les événements désagréables de la soirée avaient causé à la czarine. Elle regarda longtemps la livrée, comme si elle ne pouvait en croire l'assertion de Suboff...

« Oui, baron, j'y suis maintenant, dit-elle enfin... c'est vous qui avez secrètement occasionné ce scandale. »

Tout ce que venait de dire Armfelt était déjà oublié. L'impératrice se détourna vivement de lui, et, s'adressant à Orloff :

« Comte, je vous ordonne de délivrer au baron un passe-port forcé pour Kalouga (1). — Votre Majesté sera obéie. »

L'impératrice parlait avec une froideur qui prouvait à Armfelt que rien ne la ferait changer de résolution. L'observation de Markoff avait fait supposer à Catherine qu'Armfelt était le principal instigateur de ce qui venait de se passer, et elle le lui pardonnait d'autant moins qu'en homme expérimenté, il n'aurait pas dû se laisser entraîner aux égarements par lesquels quelques jeunes étourdis avaient excité sa colère. Qu'avait-il pu d'ailleurs se proposer, si ce n'est de s'égayer aux dépens de la propre sagacité de la czarine, ou bien de parodier d'une manière fine et indirecte telle ou telle de ses actions?

Lorsqu'Armfelt se retira, en se contentant de s'incliner devant Catherine, Doring s'avança.

« Une fois déjà j'ai encouru le mécontentement de Votre Majesté, dit-il; puisse-t-elle me

(1) Armfelt avait trouvé un refuge à Kalouga en octobre 1794. De là, il avait été appelé à Saint-Petersbourg; mais, comme il ne voulait pas se soumettre aux conditions qu'on lui imposait, il fut renvoyé à Kalouga.

à peine Elle est Bologne essayé de qui avait oreille. célèbre quels se la danse mois de 72,000

Il y a Richelieu l'ainé p quelque à une p l'un des je saisis

— O

— L est là; Quelqu tu, il fa

— Es

— C toujours ment e

Et la instruit sation e expliq des opé les pri

tion t par lui ment e

Je ve quet, pas. Ma cité? E succède nourrit

On bien, d il y a d été cré chaque l'un d' mieux. J biter se ment d du con sera bi Et enco sous ce ce pro condat domma taires.

La c a eu l bois d a été Acajou francs. Mais A d'après gagnar de Cro voila u

Ton selman francs

(1) G gagné L du-Lys

La à part la scié Not les m famili compl codes une m